



### III.

— Père, dit Denise le lendemain après le déjeuner du matin, si tu donnais à chacun des enfants un petit jardin comme celui de Pierre? Je suis sûre que cela les amuserait; Jean (le jardinier) fait en ce moment la toilette du nôtre. Il serait là pour leur donner des graines, les guider un peu dans leur travail et, l'été, nous décernerions un prix au propriétaire du plus beau parterre.

Aussitôt fait que dit. On enveloppa Simone d'un grand châle, car l'air était vif et frais; Jacques endossa, non sans une moue significative, un vieux paletot de Pierre et les voilà tous trois dehors. Mr. Dubreuil ne tarda pas à découvrir Jean qui traçait une nouvelle avenue, et lui donna ses ordres de distribution et de surveillance.

Pendant ce temps, Denise examinait les malles des orphelins et rangeait leurs vêtements dans les armoires. Ceux-ci étaient tous faits de tissus très fins, très souples et de confection beaucoup trop élégante pour la campagne. Avec aucun d'eux, les enfants n'eussent pu courir les bois, jouer et s'ébattre, ni même fréquenter la classe des Isnes où ils eussent paru ridicules dans ces costumes de mise trop recherchée.

Elle rangea donc le tout à l'abri des mites, pensa que leurs derniers vêtements de deuil suffiraient pour les courses assez rares à Namur, et télégraphia à une petite couturière des environs, de venir, si possible, immédiatement.

Celle-ci arriva trois heures après. Denise avait découvert une robe de bonne et solide serge noire ayant appartenu à Madame Dubreuil. On en fera un pantalon et une blouse à gros plis que Jacques endossera avec une ceinture de cuir, se dit-elle. Et pour Simone, je possède encore une jupe large, d'ancien modèle, en toile de laine noire. Nous en ferons une petite robe bébé, toute droite, sur laquelle je lui glisserai toujours un de ses cols blancs brodés, tout frais. Ainsi elle sera gentille tout de même et j'aurai été bien économe comme je l'ai promis à papa.

Elle se mit en devoir d'aider la tailleuse dès son arrivée.

Simone essaya de bonne grâce sa simple petite robe et trouva même qu'elle y était beaucoup plus à l'aise que dans l'autre pour faire "son jardin" auquel elle travaillait avec un cœur! . . . .

Mais quand vint le tour de Jacques :

— Oh! oh! vous voulez donc m'habiller en vrai paysan, ma Cousine, demanda-t-il d'un ton acerbe? J'ai eu dans le temps, ajouta-t-il d'un air d'importance, un petit costume de cette forme, mais il était en velours brun avec des boutons dorés et un grand col de vraie dentelle. C'était chic au moins! Et maman disait toujours, quand je le mettais, que j'avais l'air d'un petit prince! Mais cette blouse à mon âge! . . . Ah! non! Vous ne me la ferez pas porter! Pourquoi ne m'achetez-vous pas à Namur, chez un bon faiseur, un costume tout fait, solide si vous le voulez, mais qui ne me donne pas l'air d'un fils d'ouvrier?

Denise aurait pu l'humilier et lui dire, en présence de l'ouvrière, qu'étant à présent sans aucune fortune, il ne devait plus songer à s'habiller comme un prince; mais il lui répugnait de se faire obéir de cette façon-là. Ce fut d'ailleurs Simone qui répondit pour elle :

— Mr. l'Aristo, riposta-t-elle, railleuse, vous savez bien que l'habit ne fait pas le moine et, quoi que vous endossiez, vous serez toujours Jacques Bayet, rien de plus, rien de moins. Pas vrai, grande Cousine?

Denise ne put s'empêcher de rire.

L'esprit de cette petite était déconcertant. Cela augmenta le mécontentement de Jacques.

— Je n'ai pas besoin de tes leçons, petite nabote, dit-il, l'air dédaigneux.

Et il sortit en répétant :

— Je ne le mettrai pas.

— Te chagrine pas, Denise, dit la petite, câline, je le lui ferai bien mettre, moi, en me moquant de lui. A Paris, il m'écoutait mieux que maman.

Le lendemain, Denise vit Jacques sortir de sa chambre avec les mêmes vêtements habillés que la veille.

— Jacques, lui dit-elle doucement mais avec fermeté, rentre dans ta chambre et revêts à l'instant le costume de serge que j'y ai préparé.

Un peu pâle, elle le suivit.

Le petit entêté s'assit sur son lit, répétant; "Je ne le mettrai pas".

— Jacques, dit encore Denise, je ne quitterai pas la chambre, ni toi non plus, que tu n'aies obéi.

Tout à coup, avant que la jeune fille eût pu se rendre compte de ce qu'il allait faire, Jacques saisit la blouse, mit la culotte dedans et, roulant le tout en une boule informe qu'il lança contre le mur avec rage :

— Tiens, le voilà ton costume, dit-il, regardant Denise bien en face d'un air insolent.

Les deux vêtements étaient tombés à terre tout chiffonnés.

La grande cousine, très calme en apparence, les releva, les plia avec soin, les mit sur son bras gauche, se dirigea vers la porte et, au moment de la franchir :

— Jacques, dit-elle, je vais faire repasser ce costume et c'est votre oncle qui viendra vous le mettre.

L'enfant se tourna vers elle, stupéfait de cette calme fermeté, et tout prêt à céder.

Trop tard! . . . . Denise était partie, fermant la porte à clef et il se retrouvait seul, tout penaud, se demandant ce qu'allait dire Mr. Dubreuil qu'il craignait vaguement. Il n'attendit pas longtemps.

La clef grinça dans la serrure et l'oncle entra l'air sévère. Il était vêtu d'un costume de chasse en grosse bure brune et Jacques remarqua que ce costume avait exactement la forme de celui qu'il dédaignait : même culotte courte froncée au genou, même blouse à gros plis creux avec ceinture de cuir et empiècement plat.

Se plantant droit devant son neveu qui baissait la tête sous son regard mécontent.

— Jacques, regardez-moi, dit-il. Ai-je l'air d'un fils d'ouvrier ?

— Oh ! non, protesta Jacques, frappé malgré lui par l'air de parfaite distinction du gentilhomme. La stature haute et droite, les traits fins, la barbe bien taillée en pointe et grisonnante, les yeux et les cheveux très noirs, Mr. Dubreuil résumait en lui l'homme suprêmement élégant, sans pose, sans affectation.

— Eh ! bien, continua-t-il, votre petit costume est absolument taillé sur le modèle du mien. Le trouvez-vous encore si paysan ?

— Oh non ! mon Oncle.

— Vous allez le mettre à l'instant, dit-il en déposant près de lui le vêtement qu'il avait rapporté. J'ai défendu à Denise de le faire repasser aujourd'hui, puisque c'est vous qui l'avez chiffonné dans votre sottise colère.

Jacques baissait la tête, très confus.

— Je m'étonne d'une chose aussi, poursuivit Mr. Dubreuil, c'est que votre amour-propre exagéré ne vous inspire pas la dignité qui réside dans l'éducation. Votre costume ne vous donnera pas l'air d'un enfant du peuple, Jacques, mais votre conduite ce matin vous a fait ressembler au fils d'un palefrenier.

C'était vrai et le petit orgueilleux ne pouvait s'empêcher de le reconnaître.

L'oncle sortit, après avoir enlevé son costume de chasse qu'il n'avait endossé que pour mieux convaincre Jacques. Il parut au déjeuner où celui-ci le rejoignit bientôt, vêtu du fameux complet de serge légèrement fripé.

Il était rouge, confus, osant à peine lever les yeux.

Et Simone, de son air malicieux, lui glissa dans l'oreille ces trois mots gamins :

“Maté, mon vieux!”

Le soir, Jacques en se couchant, contrefaisant une sorte de jargon parisien, se disait : “*N'y a pas à dire, faut qu'on leur obéisse à l'oncle Dubreuil et à la grande Cousine!*”

---

# PIERRE ET DENISE

PAR

MADAME NEYS-LECOINTE



LIBRAIRIE - L. OPDEBEEK - ANVERS

# PIERRE ET DENISE

PAR

MADAME NEYS-LECOINTE

RÉGENTE HONORAIRE D'ÉCOLES MOYENNES.

(SUITE DE „PETIT FRÈRE ET GRANDE SŒUR”).



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK  
RUE ST. WILLEBRORD 47 — ANVERS

1913

# ERRATA.

---

Page 2	ligne 10	d'en haut :	dirrgeait	lisez :	<i>dirigeait</i>
„ 7	„ 6	„ haut :	contigüe	„	<i>contiguë</i>
„ 16	„ 12	„ bas :	fâché	„	<i>fâchée</i>
„ 26	„ 11	„ bas :	suberbe	„	<i>superbe</i>
„ 25	„ 1	„ bas :	qui aime	„	<i>qu'aime</i>
„ 36	„ 7	„ haut :	mycroscopique	„	<i>microscopique</i>
„ 42	„ 14	„ haut :		„	<i>Puis tout à coup</i>
„ 78	„ 10	„ bas :	venue	„	<i>venu</i>
„ 86	„ 14	„ bas :	l'eau bruissa	„	<i>l'eau se mit à bruire</i>
„ 93	„ 2	„ bas :	portant	„	<i>partant</i>

---